

Une saison de pique-niques !



Premières et dernières pages signées par
Danielle Aubut

Avec la collaboration et la complicité de
Valérie Bouillant
Christiane Guindon
Louise Rondeau
du collectif
Les Nanas Chroniques



XII^e course à relais — Été 2020
Collectifs d'écriture de récits virtuels de l'Outaouais (CERVO)

J'imagine un ruban de couleur brune qui ondule à partir de ce café exquis où tu trempe ton pain baguette, vilaine habitude ancestrale, et le ruban remonte avec ta main vers ta bouche gourmande puis saute à tes yeux marrons, pétillés d'ambre et de jade (surtout ne pas se laisser distraire par d'autres coloris, poursuivre la lancée), hop sur tes bruns sourcils qui se demandent pourquoi je m'extasie en te dévisageant... et ce ruban toujours brun maintenant aux reflets auburn de ta chevelure virevolte vers le brun taupe du chêne géant derrière toi et ses branches, ses branches noueuses qui montent, montent ! Fin du ruban, happé par un rouge-gorge qui l'envole dans le ciel d'un beau bleu ciel de circonstance.



— Tu fais quoi, Françoise framboise ? C'est quoi qui rôde dans cette tête ? Que tu me dis.

— Un camaïeu de bruns, un ruban infini reliant les bruns de cette scène champêtre que tu m'offres !

— Camaïeu comme chameau, camelote, camionneux, qui dit mieux... ?

— Camaïeu comme dégradés, un éventail de teintes d'une couleur, de quoi faire une histoire. Là, ici, c'est le brun qui attire mon regard, oh le revoilà sur le sable de la cascade, et aussi sur la bonne terre presque noire...

Tu me fais taire d'un bécot. Tu m'as encore étonnée. Et le doux temps venteux, juste assez pour chasser les moustiques, t'a bien secondé dans tes explorations épicuriennes. Un délectable pique-nique conclut à merveilles nos retrouvailles pimentées sur la mousse d'un sous-bois. Inspirée, je pitonne une recherche sur mon cellulaire.

— Je choisis une œuvre appropriée, voilà : *Déjeuner sur l'herbe* ! Attention, celui de Manet pas Monet ! Ai-je été à la hauteur de la dame dénudée du tableau, mon maître et seigneur ?



Tu me flattes d'un sourire puis regardes au loin dans le sous-bois.

— Ta tête est déjà assez enflée, marquise ! J'ajouterai que tu roucoules quand tu jouis, diantre, madame !!! C'est l'air de la campagne, l'extase, ma poulette...

— Crétin, c'était mon cellulaire.

— Oh ! il pigeonnait et vibrait de concert avec tes vocalises ! Un anachronisme dans ton tableau vivant ! Et où sont les absents du tableau ? Cet énergumène, le deuxième type ! L'extra-terrestre, quoi ! Et que dire de l'être céleste au fond, on peut délirer longtemps... Moi, je rebaptise la peinture: *Méchant trip à quatre victorien*. Avoir su tes désirs...

— Ah tout ce qu'on a manqué ! On aurait dû inviter nos époux !

Silence. Tu ouvres la glacière comme on ouvre un coffre au trésor, en me cachant l'intérieur.

— Tiens, je conclus cette orgie pastorale par les sacro-saintes cerises de France...

— Oh la la, rien de moins !

— ...macérées depuis hier dans le Grand Marnier, servies avec petit chou maison, auréolé de sa nappe de crème fraîche, battue avec vigueur par votre serviteur.

— C'est vraiment le grand numéro !

— Ouais, comme tu vois, j'aime bien les pique-niques avec un minimum de classe, la simplicité agrémentée, quoi !

— Pour la simplicité on repassera ! Pense à ma grand-mère... Elle avait vraiment pas de moyens, veuve avec six enfants... La fête, c'était un pique-nique de bonnes sandwiches et des breuvages, des petits carrés aux dattes ou autres sucreries, et toute la gang à pieds jusqu'au bord du fleuve pour faire un pied de nez aux jours difficiles. La belle nappe en plastique sur une grosse roche plate bien choisie, la baignade, les cargos qui passent... la joie humble.

— Ah ! à travers les âges, le gueuleton en plein-air sort toujours gagnant ! Bienheureux les coeurs creux ! Ils seront rassasiés de bonheur !

Un nuage passe comme un ange. J'avoue un malaise qui me trotte derrière la tête depuis que j'ai commencé à m'intéresser au sujet.

— Ben peut-être pas... Tu sais en voyant ces toiles de diverses époques, ces déjeuners sur l'herbe, en écoutant les histoires de famille, je me suis questionnée sur ce qui les précédait, ces salades endimanchées, ces pains farcis... Qui les a préparés, qui a choisi le menu, la vaisselle, le panier... Pourquoi, pour qui... Et si c'était vraiment toujours joyeux... C'est possiblement plein de détails croustillants. Tiens, juste avec les nappes et les napperons, t'as une histoire !

— Quoi tu l'aimes pas, ma rose nappe brodée, directement de la Jamaïque ?

— C'est toi tout craché, Jean-Nick, c'est tout concept ! Il est magnifique ton pique-nique...

Mon oeil s'attarde sur le bouquet de lupins, marguerites et épervières orangées que nous avons assemblés avant de nous enlacer. Elles dépérissent. Ça m'attriste. Mais qu'est-ce qui dure ?

Tu saisis ma mélancolie au bond et t'élances à l'attaque de mes soucis:

— Allez, ma framboise ! On choisit un autre pique-nique, n'importe lequel, grand, petit, juste pour voir. On se laisse aller. Fais-moi rêver !

Deuxième partie — **Valérie Bouillant**

Un autre pique-nique, un autre décor enchanteur. La magie opère toujours. Sommes-nous vraiment là ? se dit Françoise, incrédule.

— Regarde Jean-Nick, cette abeille, qui bourdonne à qui mieux-mieux, débordante de vitalité, qui se délecte du nectar de cette minuscule fleur de fraise des champs.

— Ouais, et te voilà repartie, ma framboise, dans ta poésie teintée d'une pointe de mélancolie on dirait.

Un décor champêtre, cette fois sur un rocher chaud, surplombant le lac. Un instantané du moment présent, le "moment-présentisme" à son ultime expression, les sens en éveil, le palais se délecte et mon cerveau célèbre cette explosion de saveurs, les unes après les autres. Mes papilles font la fête ! Jean-Nick, pique-moi encore et encore.

— Ma framboise, tu te révèles bien gourmande, je dirais même insatiable aujourd'hui. Aimes-tu cet endroit ? Te permet-il d'enfin te poser, comme cette abeille afin de te délecter de ce délicieux nectar, ce Bourgogne blanc, et de goûter ce fromage Saint-Agur et ce melon cantaloup au porto ?

Pendant que j'entends Jean-Nick me décrit son festin, préparé avec tant d'amour, je contemple le ballet des libellules, qui virevoltent au-dessus de nos têtes. Seules, ou accouplées, elles ne cessent de voler et d'attraper au vol leur récompense, des quantités effarantes de maringouins au-dessus du lac bleu foncé.

J'aperçois du coin de l'oeil des éphémères. Ces insectes qui ne naissent que pour s'accoupler pour ensuite mourir dès qu'ils ont accompli leur unique acte de reproduction ? En sont-ils conscientes ? Vivent-ils leur vie d'insectes plus intensément ?



Un souvenir me revient en mémoire, enfoui au plus profond d'un repli de mon cerveau, déjà un peu embrumé par l'alcool et par cette douce ivresse ressentie juste après nos ébats.

Je me rappelle de mon enfance au bord du Lac Simon, et des pique-niques avec Maman, très tôt le matin, dans la chaloupe sur l'eau. Le pot Mason de confiture maison aux fraises des champs, la rôtie déjà refroidie imprégnée de beurre fondu, et moi toute petite dans cette immense chaloupe entourée de cette encore plus immense étendue d'eau... Sentiment de bien-être, mêlé à une crainte sourde de tomber dans l'eau sombre. Chants des huards au loin. Il doit être 7 heures du matin. L'air est encore humide mais on devine qu'il fera chaud, très chaud aujourd'hui.

— Maman, crois-tu que les huards vont venir nous parler aujourd'hui ? On dirait qu'ils sont tristes quand ils chantent. On n'en voit jamais plus d'un à la fois...

— Ah ma Françoise, c'est qu'ils chantent le chant de l'amour, ils cherchent leur âme-soeur. Ils ne sont pas tristes, au contraire ! Ils sont remplis d'espoir et rêvent de trouver leur compagne... Ils avertissent les autres huards qu'ils défendront leur territoire s'il le faut. C'est un chant identitaire, qui clame leur unicité.

— C'est quoi, maman, l'unicité ?

— C'est le fait qu'on est uniques, qu'on a des qualités qui nous définissent et nous différencient de tout le monde.

Ouais, je me rappelle avoir pensé que c'était bien compliqué, les huards et les adultes, et que moi, j'aurais préféré que Maman parle moins et qu'elle me berce un peu plus, en mangeant ma rôtie, au lieu de déblatérer ainsi. Pourtant le souvenir de ce moment m'est resté. Je commence à peine à en comprendre le sens. Mais quelque chose m'échappe toujours.

Mon esprit et mon corps reviennent soudain à la réalité, la nappe rose brodée de Jean-Nick me chatouille le talon pendant qu'il me titille l'oreille de sa langue agile et avide. Ah, ce Jean-Nick ! Point trop n'en faut... Un vague sentiment de culpabilité m'effleure l'esprit, effeuille mes pétales offerts au soleil, lorsque je pense à mon époux, emprisonné dans son corps de quadraplégique depuis trop longtemps. Puis je suis emportée à nouveau par l'ivresse des sens. Le son des ouaouarons, le mouvement subtil d'un poisson, une petite vague... Mmmmm... je me laisse tenter, je me lève, je m'étire, et puis je plonge dans ce miroir scintillant.

— Tu es resplendissante, ma framboise !

— C'est seulement le reflet de la crème solaire sur mes coups de soleil, Jean-Nick !

Jean-Nick se détend enfin, se prélasser sur le rocher. Il observe sa framboise qui fait la planche et qui nage vers le large, doucement. Quelle énigme cette Française ! Quelle magnifique énigme, tout en rondeur, pulpeuse, sensuelle et tout à fait insaisissable ! C'est qu'elle est totalement libre, dans son corps, dans ses pensées. Et Jean-Nick en devient totalement dépendant, de sa liberté à elle ! Faut dire qu'il étouffe parfois au CHSLD où il travaille, où il soigne le mari de Française. Les masques, les visières et surtout, ses patients qui y sont enfermés. Enfermement physique, moral, affectif. Il leur donne tout ce qu'il peut et plus encore. C'est qu'il est fait comme ça. Donner pour exister.

Françoise sèche ses longs cheveux blonds roux. Elle le regarde avec un sourire aux yeux, ses yeux d'un bleu-violet profond.

— Alors ma framboise, est-ce que ta petite saucette t'a creusé l'appétit ?

— Ce sont plutôt nos exercices à deux qui m'ont achevé, mon cher Jean-Nick, qu'elle me répond d'un air ingénu.

— Attends de goûter à ma salade de patates nouveau genre. Ça va te r'quinquer le canadien ! Alors, pommes de terre grelots, haricots verts, artichauts, bacon, poivrons rouges, vinaigrette à la moutarde ancienne.

— Toujours aussi simplissime, ton menu ! me dit-elle en me gratifiant d'un clin d'oeil et en se séchant les jambes, puis l'entrejambe, lentement et surtout très librement, me dis-je.

Troisième partie — **Christiane Guindon**

Pourtant repu de ma sève, tu glisses sur moi ton regard empli de désir. Je joue le jeu de la séduction en me séchant, mais aujourd'hui le cœur n'y est pas. Entre autres, je me sens coupable et tu le sais. Mais tu te tais. Je m'imagine que tu ne me poses pas de questions parce que nos pique-niques servent justement à les éviter et à faire fi de la réalité. Soit. Le ploc que fait le plongeon d'un martin-pêcheur dans l'onde me sort de mes pensées.

— Jean-Nicholas, je...

— Ah, là j'ai peur. Tu ne m'appelles jamais par mon prénom au complet, que tu me dis, le sourcil froncé, et la voix un chouia tremblotante.

J'ai failli gâcher le moment. Alors je renonce à me commettre, la journée est si belle. Je change de ton et redeviens légère.

— N'aie crainte, mon gentilhomme. Je m'amuse seulement à faire rouler les lettres de ton nom dans ma bouche comme si chacune était un bleuet congelé, fondant sur ma langue et laissant couler le nectar lorsque je le croque.

Sans te laisser bluffer, tu revêts un masque d'insouciance, le sourire en coin. Ni l'un ni l'autre n'avons envie de briser la magie et la simplicité de nos rapports, nos pique-niques agissant comme paravents à nos désillusions, comme remparts à nos turpitudes. Badinant, nous oublions notre ordinaire et tissons notre histoire commune au fil de délicieux enlacements, nous faisant croire que tout est parfait.

Pour ma part, j'avais eu envie d'apporter une contribution originale à notre déjeuner dont le lieu avait été choisi par moi, cette fois, petit nid discret, caché des regards et de la cohue, de la vie bouillonnante des citoyens toujours trop pressés.

— Tu t'es surpassée pour le dessert, ma framboise. Des pensées comestibles. Comme c'est joli. Mais à quoi songeais-tu pendant que tu préparais cette œuvre ? me demandes-tu comme si tu avais pu voir dans mon crâne toutes les questions filant tels des funambules sur mes axones.



Penses-tu vraiment que je te le dirais ? Je ne t'avouerai pas que pendant que je choisissais les fleurs, je songeais à ta femme. À quoi ressemblaient les pique-niques avec elle ? À quoi ressembleront ceux que tu auras avec les autres femmes qui passeront dans ta vie, quand tu te seras lassé de moi, de la prochaine et de la suivante ?

Cette variation sur le thème de pique-nique sur lequel nous pourrions dissenter à l'infini et inventer tous les récits du monde autour d'une nappe rose me ramène invariablement à la même question. C'est toujours la même. Qu'est-ce qu'il se passe avant ?

Allez savoir pourquoi j'ai besoin de me torturer ainsi, mais d'autres interrogations plates suivent. Et toi, qu'est-ce qui te trottait dans la tête pendant que tu préparais, amoureuxment m'as-tu précisé, le melon, le fromage et ta salade aux patates ? Que faisait ta femme et où était-elle ? Se doute-t-elle que les victuailles qui disparaissent à l'occasion servent de prélude ou d'intermède à nos jeux ? Tu t'es sauvé d'elle ou tu l'as enlacée et lui as fait la bise, juste avant de me retrouver ?

Mon cœur se serre. Je refuse que la mélancolie s'installe, que les regrets grugent ces instants volés au quotidien. Au bout d'un silence que tu trouves inquiétant, je finis par te servir un mensonge.

Je brûle d'envie de te dire que lorsque je suis allée au centre pour donner le repas à mon mari, un soir, j'ai croisé ta femme dans le stationnement. Elle était sans doute passée te voir à ton travail. C'était la première fois que je la revoyais depuis très longtemps. Elle a tout pour elle, alors pourquoi au juste me préfères-tu à elle aujourd'hui ? Qu'advient-il demain ? Encore les histoires que je m'invente dans ma tête, à deviner la vie des gens derrière les portes closes. Que de questions.

Tandis que je sors avec précaution le dessert de la glacière et que je le dresse, je sais que tu me fixes. Tu m'entends probablement penser. Je te fixe à mon tour en penchant légèrement la tête, traduisant une énième question. Incapable de soutenir mon regard plus longtemps, tu diriges le tien sur les fleurs qui attendent d'être consommées, avec la crème fraîche et les bleuets au sucre, sur un sous-plat rempli de glaçons à demi fondus.

Alors Jean-Nick, me dis-je encore en moi-même, pendant que tu touilles délicatement la préparation. Quand m'annonceras-tu que ta femme attend ton enfant ?

Quatrième partie — Louise Rondeau

- Tu as l'enregistrement, Framboise d'amour ?
- C'était la dernière fois... J'arrête.

— J’ai écrit le prochain scénario. Hyper romantique. Absolument génial. Le thème: *Jaune d’oeuf*. Imagine. Dans un champ de pissenlit. Des taches de jaune à perte de vue. Un nuage d’akènes qui se dispersent au vent d’été, un tourbillon de pappus... Il t’embrasse et les plumets de filaments s’accrochent à ta bouche. Vous roulez dans un tapis de moutarde. Il boit le nectar de ta rose.



— Je t’ai dit que c’était fini.

— Voyons Françoise, tu ne peux pas me faire ça !

Elle n’arrive plus à reconnaître dans ce vieillard rabougri celui qui l’a tant fait rêver. Seuls subsistent les souvenirs, et le mal au coeur. Comment a-t-il pu devenir cet homme ? Elle ne réussit plus à l’aimer. Elle s’oblige à chaque jour. Après tout ce qu’il a fait pour elle. Sa mère avait bien raison. Ingrate !

— Au menu des oeufs, sous toutes leurs formes, une crème au citron, des sablés. Il lèche les miettes nichées entre tes seins. Tu jouis dans un murmure exalté.

— Sa femme est enceinte.

— Oui je le sais. C’est pour ça que ça va être très, très divertissant. Je pense qu’il va se sentir vraiment coupable. Enfin, c’est ce que j’ai prévu. Tu lui poseras la question pour sa femme, juste au moment où il mourra en toi.

— T’es malade !

— Non chérie ! Vieux. Paraplégique. Pas malade. Est-ce que tu te souviens, mon bel amour, pourquoi je suis obligé de vivre en CHSLD ? Délicieuse petite Framboise, tu vas bien gentiment participer au prochain épisode, l’enregistrer et le rapporter pour ma collection. Penses à tout ce que tu pourrais perdre... Allez ! On chante !

Quelle avanie...

Avanie et Framboise

Sont les mamelles du Destin

Moralité:

Avanie et mamelles

Sont les framboises du Destin

L'infirmier pénètre à ce moment dans la chambre tapissée de livres. L'homme cesse aussitôt de chanter.

— Jean-Nicholas ! Comment ça va aujourd'hui ? J'ai vu votre charmante épouse hier. Elle est resplendissante. N'est-ce pas ma chérie ?

— ...

— Votre épouse est un rayon de soleil, on dirait qu'elle porte toute la vie en elle. C'est d'une beauté !

Françoise sort de la chambre en cachant ses larmes, laissant son mari aux mains du soignant.

— Je crois, mon petit coquin, que vous avez mis en pratique les quelques idées que je vous ai données. Efficaces, n'est-ce pas, ces pique-niques sensuels ? J'ai raison ? N'ayez crainte, je ne vendrai aucunement la mèche auprès de votre épouse. Elle peut continuer à croire que votre imaginaire déborde de créativité et de luxure. Je suis d'ailleurs en plein processus de création pour votre prochain pique-nique. Vous m'en donnerez des nouvelles. Je veux tout savoir. Ce qu'elle préfère, ce qui la fait...

Les restes de sourire de Jean-Nicholas se transforment en rictus. L'impotent accroche un timbre pleurnichard à sa voix.

— Vous voulez garder cela pour vous. Je comprends. Enfermé ici, confiné dans ce corps qui ne répond plus, c'est abominable, Jean-Nicholas. Les journées reculent à pas de fourmis. La mort par étouffement me guette derrière la porte. Je n'ai plus que mon imaginaire, et l'amour de ma tendre épouse, si dévouée. Je n'ose penser ma souffrance, si elle m'abandonnait, se lassant de ma prison pour rejoindre un jeune amant en liberté. Un homme qui vous ressemble. Je crois que j'en mourrais. Que le chagrin m'étoufferait, avant cette foutue carcasse.

— Arrêtez de vous agiter.

— Comment je ferais sans vous, Jean-Nicholas ? Mon ange gardien. Vous et Françoise me permettez de continuer à vivre. Merci ! Votre épouse ne sait pas la chance qu'elle a de vous avoir. Merci, merci !

— Vous essayez de me flatter, l'écrivain.

— L'homme écrivain est disparu depuis bien longtemps, Jean-Nicholas. Je n'ai plus que cette lourde carapace et un imaginaire résilient. Je sais les efforts que cela vous demande pour mettre en scène ces pique-niques. Même si je subodore aisément la récompense de votre épouse à la peine.

— Voilà c'est terminé. Je reviens tantôt.

— J'aurai fini le scénario de *Jaune d'oeuf*. Un feu d'artifice de saveurs et de couleurs qui dégoulinent. Un ruban de jouissances lumineuses. Vous ne serez pas déçu, Jean-Nicholas. Ce sera l'apothéose.

Conclusion — *Danielle Aubut*

J' imagine un ruban de couleur verte qui sautille de têtes de sapins à têtes de pins à têtes de bouleaux pour bondir sur la voiture lime qui nous dépasse, puis frôler la pancarte annonçant Sainte-Luce-sur-mer, revenir vers le bonbon menthe que je déballe et se tricoter, en bout de sprint, une place dans la poche de ton chandail olive.

Tu conduis notre van Westfalia jaune or, ce campeur mythique grâce auquel plus d'un rêve s'est réalisé pour plus d'une génération à travers le monde. Moi, c'est mon petit monde qui a éclaté et nous recollons les morceaux de verre pour en faire un kaléidoscope acceptable, mirobolant qui sait.

Luce Dufault à la voix rauque vante « les soirs de scotch » qui l'enchantent sur le haut-parleur branché à mon MP3. Je te serre la main. Tu réponds. Pas un mot n'est nécessaire. Jean-Nick mon gourou, mon toutou. Tu sais maintenant de quoi mon mari m'a repêchée dans mes années d'adolescence. Des ruelles, de la drogue et de la boisson. Françoise la fugueuse ressuscitée par le coup de foudre et la grande créativité de l'écrivain bienfaisant pour sa beaucoup plus jeune muse. Oui, maman disait que j'avais trouvé mon huard, mon Gainsbourg, mon âme-soeur, que je lui devais beaucoup. Et plus tard, elle dirait que j'étais ingrate de ne pas accepter en silence ses absences, ses paroles insidieuses, de plus en plus acérées. De plus, je risquais de perdre mon beau train de vie qu'elle disait.

Entretemps, trois enfants magnifiques, autonomes maintenant, de belles années de folie douce quand même. La jouissance des rois de France, pré-guillotine.

Qu'est-ce que ça prend pour être kif-kif, pour ne plus se sentir redevante ? Comptabiliser sa propre gestion excentrique de la joyeuse ambiance familiale ? Lui n'était pas si mal comme père pourtant, quand il était encore là. Comment dire ses désirs, sa vérité, à celui qui s'éloigne de plus en plus avec chaque nouveau livre, chaque nouvelle pièce de théâtre, chaque nouveau succès...

Ma lassitude de la gratitude, gratitude qui ne devrait en rien justifier les abus de ce maître des mots...

J'allais bientôt demander une mise au point pour notre couple mais ce fut l'après-midi fatal: l'engueulade éternelle sur « l'incapacité de ma femme qui n'est pas foutue de faire partir un barbecue au propane ! Une cruche ! Il faut tout faire ! » Et moi je crie de la cuisine que je venais d'essayer, pourtant, et puis... la déflagration.



Tous lui disaient que c'était un miracle de s'en être sorti. Sans doute un défaut mécanique. Lui se contentait de me dévisager, sans aborder la possibilité d'une défectuosité technique. Pourquoi l'aurait-il fait... Il me tenait au creux de sa main, son souffre-douleur... Ensuite, deux ans de culpabilité ravivée, deux ans à en prendre soin comme un bébé, en l'écoutant m'insulter élégamment, deux ans au paroxysme du hurlement intérieur. Comment est-ce possible de subsister face au verbe qui blesse ?

Dans l'habitacle de la Volks, Luce chante maintenant la Belle ancolie.

*Amour amour fais-toi léger
Pour tous ces jours, qui sont si lourds.*

Tu me souris et détourne sciemment mon attention de la plainte musicale.

— Alors ces jardins de Métis, ça a fait plaisir à la p'tite dame au regard amande-lavande ?

— Ah, mon prince, ces fleurs, ces sentiers dallés, tous ses bosquets disciplinés... mon énergie est quintuplée ! Tant de beauté nature-nature ! Je viens d'ailleurs de m'en inspirer pour un camaïeu de chlorophylle se noyant dans ton gilet...

Je joins la parole d'une caresse appropriée sous ledit-gilet.

— Au secours, alerte à l'infiltration ! Ma framboise adorée, tu ne perds rien pour attendre. Dans dix minutes, nous serons de retour au Parc du Bic, notre carrosse se transformera en couchette et je te materai ! Oh que oui !



— Ah vous oubliez l'essentiel, cocher Jean-Nick ! Le pique-nique ! Concocté par moi, en entier, sur charcoal s'il vous plaît. L'attente fera durer le plaisir ! N'est-ce-pas ? Des hot-dogs saucisses italiennes, et hamburgers avec fromage Kraft fondu, salade de chou maison, avec pommes et raisins, et selon le truc de ma tante Thérèse, on y mettra une petite cuillerée de sucre pour couper l'acidité. Des frites qu'on cueillera en passant à la roulotte avec le blé d'Inde frais. Exquis !

Quatre heures plus tard, nous admirons le coucher de soleil sur les îles bossues du grand fleuve qu'on appelle déjà la mer à cet endroit. Nous nous concentrons à faire griller des guimauves qu'on insèrera chaudes, mais pas calcinées, entre deux biscuits graham et un rang de chocolat qui fondra. Un délice décadent.

Tu lances la conversation sur le sujet qu'on a évité toute la journée.

— Un mois demain qu'il s'est étouffé dans son jaune d'oeuf de poésie, le maudit !

— Parle pas comme ça. Qui sait, il a peut-être créé les pique-niques quand il a senti qu'il perdrait de toutes façons face à Cupidon, quand tu es entré dans notre vie au printemps ? En se disant qu'il en profiterait lui aussi avant de te céder galamment la place à sa manière.

— Comme dans *Famous Blue Raincoat* de Leonard Cohen. L'homme pardonne à son frère de lui avoir pris sa femme. C'est dit mieux que ça.

— Luce la chante celle-là aussi.

— Les enfants étaient OK pour que tu ne sois pas à la cérémonie organisée par son éditeur ?

— Oui, je ne suis pas certaine qu'ils approuvent mais ils veulent mon bonheur. Ils me font confiance. Même si je leur ai épargné le pire sur leur père, je crois que mon plus sensible devine, qu'il sait... Et toi... Marjolaine va bien ? Sa grossesse ?

— Ça va de mieux en mieux, on se parle, au moins. Elle a encore de la misère à avaler que je ne lui avais jamais dit pour ma stérilité. En tout cas, le chat est sorti du sac ! Il ne veut pas prendre ses responsabilités, le gars, alors j'ai proposé d'être à l'accouchement, aider comme je peux.

— Tu donneras toujours, toi ! Un ange ! Dire que tu n'as jamais fait de pique-nique pour ta femme ! Juste pour moi ! Que tu m'aies pardonné d'enregistrer nos ébats, que tu aies compris ce que je vivais et que tu m'aies aidé à m'en sortir... Je te dois beaucoup... C'est bizarre que le pique-nique jaune apothéose se soit terminé sous l'orage ! Ça a détendu l'atmosphère de tout remballer en vitesse...

— Dis Françoise, tu crois que c'était si méchant de lui servir les restants du pique-nique en lui faisant écouter l'enregistrement où on se dit tout de nous ?

— Il en a quand même vomi de rage !

— On ne saura jamais ce qui l’a vraiment tué en premier, le coeur ou le fait de s’étouffer dans ses oeufs. Le personnel a tout fait. Maintenant, il mange ses jaunes pissenlits par la racine. Il me fait pitié.

Le silence est nourri des crépitements du feu. Une chouette nous frôle. Je pense au film *Sliding Doors*, « Les portes du destin » avec Gwyneth Paltrow. On nous présente deux versions de la réalité pour une femme, ce qui se passe si elle manque son métro et n’arrive pas en temps, et l’autre version où elle prend son métro en temps et le drame qui s’ensuit. Deux vies en parallèles. Mais le même résultat au bout du chemin. Sa destinée qui reste la même.

Je me love dans les bras de mon destin.

— Et ton mari ? me souffle une voix. Tu crois qu’il était destiné à être paraplégique ?

Je n’ai pas de réponse. Je confie ma nouvelle vie aux étoiles naissantes et prie le ciel de retrouver quand même un jour, le goût des divins pique-niques artistiques.

Hallelujah !



FIN